Zeitschrift: Bulletin de la Société pédagogique genevoise
Herausgeber: Société pédagogique genevoise
Band: - (1897)
Heft: 4

Artikel: Aperçu historique sur les débuts de la Société pédagogique
Autor: Grosgurin, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-238363

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

APERÇU HISTORIOUE SUR LES DÉBUTS DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE

Mesdames et Messieurs,

L'origine de la Société pédagogique ne se perd pas comme celle de Genève, dans la nuit des temps.

La première tentative de réunion des membres du corps enseignant primaire fut probablement celle que les aides-régents firent en 1855. Quelques pièces de nos archives, fort vénérables déjà par leur teinte jaune et leurs déchirures, nous apprennent qu'une réunion eut lieu un certain mercredi soir et qu'elle eut un lendemain. On fonda, avec une ardeur juvénile, un groupe littéraire qui prit pour devise:

« *Critiquons, critiquons, il en restera toujours quelque chose.* »

Un auteur dont le nom, grâce à une lacune malheureuse, ne restera pas à la postérité, y présenta une nouvelle: « *Les Lavandières.* » N'ayant pas précisément de chastes oreilles et désireux de faire une peinture fidèle, il avait passé, prétendait-on, une journée entière sur un bateau à laver dont le Dante eût fait, s'il l'eût connu, un huitième cercle à son enfer. Il est permis de croire, d'après les tempêtes que déchaîna cette lecture, que ce fut une œuvre fortement documentée et traitée dans une note réaliste impitoyable.

La salle de réunion présentait un coup d'œil curieux : représentez-vous une douzaine de littérateurs en herbe, gesticulant autour d'une table, à la lueur vacillante d'une seule et unique bougie. On y gesticula tant et si bien, paraît-il, on y entendit des jugements si sévères, des appréciations si caustiques que l'enthousiasme des écrivains à la brèche y reçut un coup mortel. Cette sorte de caveau littéraire, qui n'avait de commun avec le caveau de Verlaine que son éclairage un peu lugubre s'évanouit peu à peu dans les ténèbres. Il mourut d'une mort douce, par la désertion lente, silencieuse mais obs-

tinée de ses membres et il ne vit peut-être pas la fin de sa première bougie. Ne croyez pas cependant que tout fût fini. Puisque ce qu'il y avait d'irréductible dans les esprits éclatait en tempêtes quand les personnes se rencontraient, on décida d'entretenir des relations, de s'égratigner au besoin, à distance. On essaya de fonder un journal qui débuta timidement, culmina un instant, puis l'automne fatal venant, déclina vers l'horizon : feuille éphémère, qui alla « *où vont toutes choses.* »

« Où va la feuille de rose »
« Et la feuille de laurier. »

L'esprit d'association est une plante trop vivace cependant pour qu'elle ne germe et ne refleurisse sur toutes les ruines. N'est-ce pas un des traits de notre caractère genevois que notre besoin de discuter, d'exposer nos idées, discussions rendues difficiles parfois, mais sincères toujours, par notre farouche sentiment d'individualité et d'indépendance? Nous sommes éperdument, irrémédiablement législateurs. Ne fussions-nous que dix, n'est-ce point un jeu pour nous que de former un comité entouré d'un bourdonnement de travail par des commissions nombreuses flanquées elles-même, de sous-commissions variées qui englobent le reste des sociétaires? « Trois hommes se rencontrent et c'est un peuple, a dit Victor Hugo en parlant du Serment du Grütli. » Il aurait pu ajouter « trois Genevois se rencontrent et c'est un aréopage où l'on discute avec la gravité de l'humeur délibérative qui nous est propre et où l'on donne libre essor à ce besoin d'interpeller, de décider, de rejeter, de renvoyer, de voter qui coule dans nos veines. »

Et pour nous montrer qu'il ne faut désespérer de rien, voici une circulaire, datée du 30 mars 1862, qui invite éloquemment les régents à former un groupement nouveau.

Le Cercle d'Etudes était fondé et devait durer jusqu'en 1867. On y partageait agréablement le temps entre l'étude et l'amusement. La gaîté y était assise sur les genoux de la science et lui secouait familièrement le menton. On y taquinait la Muse chère à Béranger. C'est ainsi qu'un de nos prédécesseurs y présentait, par exemple, une chanson sur les lampes Magnin qui représentaient alors, paraît-il, le nec plus ultra de l'éclairage des familles. Comme les temps sont devenus graves!

Viendrait-il à l'esprit d'aucun de nous de présenter dans une de nos séances une chanson sur la lampe à arc ou sur l'acétylène?

Nous sommes alors en avril 1867. Mais au mois de juin de l'année précédente déjà, les membres du corps enseignant avaient reçu une circulaire dont les signataires, MM. Pelletier, Bory-Buvelot, Guillaumet, Duchosal, insistaient sur la nécessité de l'étude en commun des questions pédagogiques et sur l'opportunité de nouer des relations suivies avec les sections des cantons voisins en demandant notre entrée dans le giron de la Société fédérale des instituteurs.

Les esprits avaient donc franchi cette fois les limites de notre petit territoire, où nous restions isolés, enfermés dans notre tour d'ivoire. La conception des instituteurs s'était élargie et élevée à cette belle pensée de l'union du corps enseignant romand dans un groupement formé de sections conservant leur caractère local et leur autonomie, mais marchant au progrès grâce à leur action réciproque. Le Cercle d'Etude finit par être absorbé par le nouveau venu qui répondait à la forme définitive que les tâtonnements antérieurs avaient préparée. Bien des expériences avaient précédé cette solution heureuse, mais elles étaient inévitables et nécessaires. Toute notre reconnaissance doit aller aux modestes pionniers qui depuis 1855 défrichèrent le champ où nous avons déjà vu se lever de si belles récoltes. Si leurs mains découragées s'ouvrirent plus d'une fois pour abandonner les cornes de la charrue sur une terre rebelle encore, toujours elles les ressaisirent avec une énergie nouvelle, sachant que la graine germerait un jour.

La tentative fut donc couronnée de succès et, dans les assemblées diverses qui eurent lieu en 1866, on procéda à l'élaboration des statuts et on nomma le premier Comité en février 1867, qui répartit ses charges comme suit :

MM. Pautry, *président.*
Michel, *vice-président.*
Pelletier, *délégué au Comité Central.*
Bory, *trésorier.*
Lombard, *secrétaire.*

La Société pédagogique était fondée. Il y a longtemps déjà, car 30 ans, c'est un bel âge pour qui connaît l'inestimable prix du temps. Nous avons cependant le plaisir de posséder parmi nous, dans le même comité, où il exerce les fonctions de bibliothécaire avec un dévouement d'autant plus précieux qu'il est plus rare, M. *Pautry,* dont la belle et robuste vieillesse symbolise à nos yeux la vitalité de notre groupement et nous offre une image de persévérante fidélité et d'inaltérable conscience.

Nous sera-t-il permis de donner quelques noms parmi ceux des premiers adhérents? Citons ceux de MM. Ducret, Durrafour, Bard, Saget, Favas, Robert, Sené, Roy, Tognetti, Rey, etc.

En novembre 1867, le Conseil d'Etat nous accordait la salle de l'Institut, de là, pour des causes diverses, nous transportâmes nos pénates à Rive, puis à la rue des Alpes, à la Grand Rue pour terminer notre itinéraire dans l'agréable petite salle de l'Institut où l'on sent si bien grandir les amitiés et les intimités quand une bûche pétille et s'écrase en braises rouges dans la cheminée.

En 1869, M. Pautry se retira du Comité et fut remplacé par M. Sené qui fut notre deuxième président. A ce moment, notre société comptait 59 membres. On s'était mis courageusement à l'œuvre, avec une sorte de fièvre ; les assemblées générales étaient rares encore, mais le Comité s'occupait activement de l'établissement des rapports des sections avec la section cantonale et de celle-ci avec la Société pédagogique romande, de la collaboration à l'*Educateur*, bref de mille et une occupations qui incombent à un comité qui a tout à organiser. Citons parmi les événements marquants la conférence de M. Daguet sur le rôle de la Société, l'organisation de l'Exposition scolaire de 1870 ; un des premiers sujets traités fut le service militaire des instituteurs.

En 1869, on parlait déjà de la création d'une bibliothèque, mais on y renonçait momentanément vu l'état des finances. Les temps sont changés et grâce à la constante et généreuse libéralité du Département de l'Instruction publique, à des achats, à des dons, nous possédons actuellement certaine armoire vitrée où le dernier traité de psychologie, au contenu plus ou moins rébarbatif, coudoie le monde plus souriant et

plus... défraîchi des romans, qui, notre bibliothécaire pourrait nous le dire avec certitude, a parfois plus de vogue que les dissertations plus ou moins divertissantes de ses austères voisins.

Un dernier mot. Bien du chemin a été parcouru depuis le caveau littéraire de 1855. Et cependant il est ressuscité il y a 2 ans, après une léthargie profonde d'un demi-siècle environ. Les mœurs ont fait des progrès, paraît-il, car on s'y critique avec condescendance et on ne s'y éclaire plus à la bougie. Ses membres sont d'ailleurs les plus fidèles enfants de la Société pédagogique, car où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, à l'ombre du toit paternel ?

C'est là que je bornerai cette brève esquisse de nos origines. Pourrait-on me pardonner de faire autrement quand tout nous appelle à autre chose qu'à la lecture d'un historique et nous invite à fausser compagnie à la pédagogie, dont les attraits pâlissent singulièrement devant ceux de cette journée d'automne que le ciel a faite grise et pluvieuse, mais où la gaîté et l'amitié ensoleillent les cœurs.

Je termine donc, en priant mes collègues de me pardonner les erreurs que je puis avoir commises dans mes fonctions d'historien, si erreur il y a, et si ce que je viens de vous lire peut s'appeler de l'histoire.

Louis Grosgurin.